



HAL
open science

**“ Insider-outsider ”, une posture intenable? Retour sur
des enjeux de positions dans une recherche sur
l’homosexualité et le sida.**

Gabriel Girard

► **To cite this version:**

Gabriel Girard. “ Insider-outsider ”, une posture intenable? Retour sur des enjeux de positions dans une recherche sur l’homosexualité et le sida.. Presses de l’Université du Québec. La recherche communautaire VIH/sida. Des savoirs engagés, , 2015. halshs-01266535

HAL Id: halshs-01266535

<https://shs.hal.science/halshs-01266535>

Submitted on 2 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Insider-outsider », une posture intenable?

Retour sur des enjeux de positions dans une recherche sur l'homosexualité et le sida.

Gabriel Girard

« Le problème devant lequel se trouvent placés les spécialistes en sciences humaines ne peut pas être résolu par le simple fait qu'ils renonceraient à leur fonction de membre d'un groupe au profit de leur fonction de chercheur. Ils ne peuvent cesser de prendre part aux affaires sociales et politiques de leur groupe et de leur époque, ils ne peuvent éviter d'être concernés par elles. Leur propre participation, leur engagement conditionne par ailleurs leur intelligence des problèmes qu'ils ont à résoudre en leur qualité de scientifiques. » (N. Élias, 1993, p.29)

Lorsque les coordonnatrices de cet ouvrage m'ont contacté pour y contribuer, je me suis d'abord interrogé. Mon parcours de (jeune) chercheur est celui, assez classique en France, d'un étudiant de sociologie menant des enquêtes dans un cadre académique¹. L'objet de mes recherches – l'homosexualité et la prévention du sida dans la France contemporaine – rejoint en partie mes engagements militants. Mais l'approche développée ne relève pas à proprement parler de la « recherche communautaire », au sens des critères formalisés de participation des enquêtés, de partage de compétences ou de propriété des données de recherche (Demange, Henry, Préau, 2012). À l'inverse, mes premiers pas dans le doctorat m'ont plutôt conduit à prendre un recul critique sur ma position d'homme gai et ma trajectoire militante, et à tenter de neutraliser autant que possible cette subjectivité bien encombrante... J'ai ainsi cherché à répondre, souvent par anticipation, à d'éventuelles accusations ou critiques sur « l'objectivité » de mon travail scientifique. L'entrecroisement des contraintes liées au monde académique (faire ses preuves comme chercheur), au champ de la lutte contre le sida (produire un savoir utile) et au monde associatif (avoir à prendre parti) a participé aux nombreux tiraillements, éthiques et politiques, qui ont traversé ce travail doctoral. Ce premier moment, parfois paralysant, m'a amené à réfléchir par la suite de façon plus positive et fructueuse sur cette double position de chercheur et de militant, en ce qu'elle rend possible un regard sociologique original.

¹ L'Université Rennes 2 et l'EHESS (Paris).

Dans mon parcours, la rencontre avec les approches de recherche communautaire m'a aidé à m'interroger sur ma propre position. Dès lors, il m'est apparu que, sans relever formellement de cette perspective, mes questions de positionnement résonnent avec les préoccupations épistémologiques et politiques partagées dans cet ouvrage. Peut-on (doit-on?) être chercheur et militant? Comment gérer la double posture d'« insider » et d'« outsider », au regard de son terrain d'enquête et du monde de la recherche (Humphrey, 2007)? Dans ce chapitre, je me propose donc de revenir sur ces questions complexes, à la lumière de mon propre parcours de recherche dans le domaine du VIH. Après un retour sur le contexte de la recherche, j'analyserai comment la double positionnalité « insider-outsider » vis-à-vis du terrain m'a permis, malgré certaines tensions et contradictions, d'envisager autrement les conditions de la production de connaissances. Je proposerai, enfin, quelques balises pour une réflexion critique autour de la recherche communautaire.

1. Objectiver la position du chercheur

La question de « l'engagement » et de la « distanciation » du chercheur, pour reprendre les termes de Norbert Élias (1993), traverse et travaille les sciences sociales depuis leur émergence en tant que disciplines. Ces deux postures constituent « deux pôles inséparables et conflictuels de l'activité humaine », qu'il convient de « penser ensemble » (Fassin, 1999). Et de fait, dans le domaine des sciences sociales, les dernières décennies sont marquées par la multiplication des exigences de réflexivité, des questionnements autour de l'éthique et du retour des résultats vers les populations enquêtées. Un signe du caractère légitime des questionnements autour de la position du chercheur vis-à-vis de son objet d'étude? La preuve, en tous les cas, qu'il s'agit d'enjeux désormais incontournables.

Afin d'engager ce travail réflexif, il est nécessaire de préciser quelques unes des dimensions de ma recherche doctorale, en particulier celles qui concernent les rapports entre le chercheur et le terrain d'enquête. Selon Pierre Bourdieu, cette démarche – à distance d'un regard complaisant et/ou nombriliste – participe d'une forme d'objectivation indispensable au travail sociologique : « L'objectivation participante se donne pour objet d'explorer, non « l'expérience vécue » du sujet connaissant, mais les conditions sociales de

possibilité (donc les effets et les limites) de cette expérience et, plus précisément, de l'acte d'objectivation » (Bourdieu, 2003, p.44). C'est dans cette optique que je m'attache à retracer ici les « conditions de possibilité » de ma recherche.

Prenant la suite d'un mémoire de Master 2 sur la perception du risque parmi un échantillon d'hommes gais bretons, la thèse que j'ai entamée en 2005 s'est située dans un contexte doublement sensible (Bouillon et al., 2005). Au plan épidémiologique, les gais restent en effet en France une population très concernée par le VIH, avec une forte incidence, une prévalence très élevée et une augmentation globale du nombre de relations sexuelles sans préservatif depuis la fin des années 1990 (Velter, 2007). Pour les associations de lutte contre le sida et plus généralement pour les acteurs de santé publique, comprendre ces évolutions et élaborer des stratégies pour y répondre s'affirment comme des nécessités. Et c'est justement sur la définition d'objectifs de prévention que les débats sont les plus conflictuels. Au tournant des années 2000, Act Up-Paris a mené un combat contre l'émergence du « bareback »² : la revendication de pratiques non protégées leur apparaît comme une mise en cause inacceptable des normes de prévention communautaire (Girard, 2013). Ces controverses, largement cantonnées au monde homosexuel parisien, sont virulentes et divisent : quelle est la réalité quantitative du phénomène ? Faut-il dénoncer les barebackers? Ou peut-on considérer qu'ils expriment tout haut ce que beaucoup font dans l'intimité?

Pour les associations de terrain, le bareback recouvre une réalité abstraite. Cependant, les constats partagés soulignent la difficulté de continuer à promouvoir le préservatif comme stratégie unique de prévention. Les besoins sont diversifiés et les messages de prévention sont parfois perçus comme culpabilisants. Revendiquant son ancrage de terrain, l'association AIDES s'oriente dès 2002 vers une approche de « réduction des risques sexuels » dans ses actions de proximité auprès des gais. Cette prise de position entraîne un nouveau débat, de longue haleine, dans le champ de la prévention. Les

² Ce terme issu de l'argot américain du rodéo, signifie littéralement « monter à cheval sans selle ». Il a été réapproprié par des gais séropositifs étatsuniens au cours des années 1990 pour désigner les relations anales sans préservatif entre partenaires séropositifs. Le terme « bareback » s'est par la suite diffusé dans le milieu gai pour désigner la sexualité intentionnellement non protégée.

opposants à cette approche lui reproche d'accréditer le désir de non protection et de renoncer à la promotion du préservatif. Au moment d'entamer cette thèse, je suis un observateur attentif de ces controverses, et j'y suis également impliqué, en tant que militant à AIDES³ depuis 2002.

L'impulsion initiale vers ce thème de recherche était contenue dans cet enchevêtrement de débats, d'expériences et d'engagement. Il m'apparaissait alors nécessaire d'entendre l'expérience ordinaire des premiers concernés, les gais, trop peu présente de mon point de vue dans les débats publics. Mais il s'agissait aussi de mettre en perspective les controverses associatives sur le risque, en procédant à un travail de déconstruction des points de vue. Une démarche non dénuée d'un ancrage normatif évident, nourrie d'une approche « compréhensive » liée à ma pratique associative et d'une grille de lecture socio-politique issue de la sociologie et du marxisme critique. En d'autres termes, il s'agissait de s'intéresser au sens que les individus et les groupes donnent à leurs pratiques de prévention, tout en envisageant les dimensions structurelles de la problématisation du risque.

2. L'espace du pensable

Dans ce contexte, la manière dont j'ai pensé la thèse et les premiers pas en tant que doctorant illustrent en large part les contraintes qui encadrent ce travail. Revenons sur ce champ des possibles – en termes méthodologiques, théoriques et de positionnement – qui conditionne fortement la construction de savoir sur les réalités étudiées.

Le premier ordre de contraintes pour un jeune chercheur concerne sa position en regard du monde académique. Élaborer un projet de thèse, trouver un-e directeur-e ou obtenir un financement sont autant d'étapes qui balisent le parcours et participent de la légitimité scientifique du savoir élaboré. De manière transversale, ces démarches sont conditionnées par une position de précarité dans le milieu de la recherche. Étant « en formation », un doctorant doit régulièrement « faire ses preuves » et faire la preuve de la scientificité de son travail ; d'autant plus quand il s'agit d'un objet de recherche « sensible »,

³ La principale association de lutte contre le sida en France.

parce que questionnant l'intimité, la morale et la responsabilité préventive. Dans ce cadre, l'autonomie matérielle – à travers le financement – est une condition importante du travail intellectuel.

Le second registre de contraintes, dont les effets sont appréhendés progressivement, découle du contexte scientifique dans lequel s'inscrit la recherche. C'est en particulier le cas si l'on considère les problématisations du risque associé au VIH. En 2005, au début de la thèse, le monde de la lutte contre le sida est structuré depuis près de 20 ans par une conception épidémiologique de l'épidémie, qui délimite des comportements dangereux et des moyens de s'en prémunir (Calvez, 2004). Mais l'épidémiologie s'appuie également sur la délimitation de groupes de populations, définis à partir des modes de transmission (homo et bisexualité ; hétérosexualité ; usage de drogue par injection) ou des situations juridiques (migration). Indépendamment des options théoriques mises en œuvre par les chercheurs, ce mode d'objectivation dominant est un élément incontournable de la réalité pour la grande majorité des acteurs. La prise en compte et la référence aux catégories de l'épidémiologie participent de ce fait d'un processus de légitimation du chercheur en sciences sociales dans le champ de la lutte contre le sida. C'est d'autant plus vrai quand on met en œuvre des méthodologies qualitatives, souvent considérées comme peu solides.

Enfin, les contraintes dans lesquelles évoluent les chercheurs travaillant sur le VIH relèvent des différentes « attentes » que leur travail suscite. Enjeu stimulant, l'intérêt des acteurs de la lutte contre le sida pour nos travaux implique un jeu d'équilibre parfois instable entre les critères du monde académique et l'exigence de produire un savoir « utile » aux communautés/groupes concernés. Exercice d'autant plus complexe lorsque les désaccords et les débats du champ associatif engagent des définitions diverses de l'utilité du savoir. Pour le chercheur, l'enjeu de maintenir un effort constant d'intelligibilité et une exigence de transparence façonnent une légitimité de terrain.

De ces jeux de contraintes émergent des situations de recherche et de production de savoirs, en partie spécifiques au travail de thèse et à la recherche « précaire ». Mais la position du chercheur doit également être pensée en relation avec le champ des possibles en termes de postures éthiques et politiques vis-à-vis de l'objet étudié. S'engager dans un

doctorat de sociologie sur les enjeux de prévention du VIH/sida au milieu de la première décennie des années 2000, consiste à entrer dans un univers fortement structuré et hiérarchisé.

- Les différentes associations occupent de longue date des positions dans les différentes institutions de recherche. Sur la plupart des sujets, elles s'expriment d'égal à égal avec les chercheurs. L'entrée dans le monde du VIH implique donc presque toujours d'avoir à composer avec ce contre-pouvoir organisé. Cela intervient rarement sous la forme du conflit ou de la tension ouverte, mais plus fréquemment sous forme d'échanges informels, d'appréciations partagées sur une situation donnée... autant d'occasions de se rendre compte à quel point ces acteurs sont familiers avec des analyses critiques des inégalités sociales, en lien de manière plus ou moins explicite avec la pensée de P. Bourdieu⁴.
- Au plan disciplinaire, la hiérarchie des savoirs légitimes s'impose assez vite à quiconque se rend à une conférence sur la prévention du VIH. L'épidémiologie et les approches quantifiées y sont dominantes, et cette grille de lecture est admise comme une évidence (« prévalence », « incidence », « pénétration anale non protégée »...). À l'autre bout de l'échelle, les approches qualitatives sont relativement marginales, et le plus souvent conçues comme des « éclairages » utiles pour les données objectivées. Ce rapport à la légitimité n'est pas le simple effet d'une hiérarchie des disciplines entre sciences « dures » et sciences « humaines ». Il délimite également le champ d'un savoir partagé et partageable entre acteurs de la lutte contre le sida, quand les Sciences Humaines et Sociales renvoient parfois à une complexité conceptuelle perçue comme trop élitiste.

Cette structuration du champ de recherche conditionne donc en large part les stratégies et les positionnements des jeunes chercheurs. En fonction des terrains, les alliances avec les acteurs associatifs et/ou du soin s'avèrent souvent indispensables. La question de « l'utilité » de la recherche s'inscrit alors dans une négociation entre les

⁴ Une sensibilité issue, pour certains, d'un parcours d'étude en sociologie ou en anthropologie, et souvent en lien avec la lecture d'ouvrages de sciences sociales parmi lesquelles *Une épidémie politique* (Pinell, 2002) figure en bonne place.

intérêts, plus ou moins explicites, de chacun. Au plan du « positionnement », la sociologie et l'anthropologie comme disciplines offrent une variété de possibilités. À l'échelle du réseau des jeunes chercheurs « sciences sociales et VIH/sida », les préoccupations citoyennes, la volonté d'être du côté des dominé-e-s et/ou la critique des inégalités sociales constituent certains des moteurs principaux de l'engagement dans la recherche. Dans ce cadre, l'implication peut prendre des formes diverses : se faire le « porte-parole » ; s'impliquer à travers une observation participante ; témoigner et faire savoir... Notons que ces postures sont cohérentes avec les approches et les méthodologies enseignées à l'université en France ; rien d'étonnant, donc, que la recherche communautaire ne figure pas – ou marginalement – dans le référentiel des jeunes chercheurs. *In fine*, cela conduit logiquement à des travaux de recherche mettant d'abord l'accent sur le(s) résultat(s) plutôt que sur le(s) processus de construction de savoir, sur le dévoilement d'inégalités plutôt que sur les stratégies d'émancipation.

La question n'est évidemment pas ici d'opposer deux modèles, ou de poser une critique abstraite, mais bien de mettre en évidence un univers de possibles et de pensables en terme de pratique de recherche, matériellement et intellectuellement contraignant, dans un contexte où le droit d'entrée dans le monde académique implique de se conformer à un certain nombre de règles.

3. Insider-Outsider, un enjeu de position?

Deux tensions principales ont traversé mon parcours de recherche. La première pourrait être résumée dans le double ancrage de chercheur et de militant. Dans ce cadre, j'ai été « insider », car membre du groupe étudié : en tant que gai, séronégatif, je suis moi-même intimement confronté à la prévention. La négociation du préservatif avec un partenaire ou l'angoisse d'aller chercher ses résultats de test VIH, me sont, par exemples, des expériences familières. Mais plus largement, je suis moi-même passé (et passe encore parfois) par le processus de sortie du placard, qui constitue un élément structurant de la vie gaie occidentale contemporaine. Ces traits de proximité avec les enquêtés ont constitué une chance : explicite ou implicite, le partage d'une même trajectoire sexuelle permet souvent d'atteindre rapidement un niveau de confiance favorable à l'entretien compréhensif

(Girard, 2010 ; 2013). Cependant, la pratique de l'anthropologie « chez soi » n'est pas la garantie d'une meilleure compréhension du monde social étudié (Fainzang, 2001 ; Dwyer & Buckle, 2009). Car les communautés sont rarement homogènes : les hommes gais constituent un groupe diversifié, socialement et culturellement. J'ai pu en faire l'expérience dans les interactions de recherche autour des effets de génération. En effet, la socialisation gaie est différente si l'on est né dans les années 1950 ou les années 1980. Dans les entretiens, cette dimension s'est avérée plus importante que prévue. Elle a notamment favorisé les récits de vie de la part de mes enquêtés les plus âgés. La différence de génération les a, pour beaucoup, incité à raconter leur trajectoire sous la forme d'une transmission de mémoire. Cette hétérogénéité des expériences gaies souligne bien la relativité de la position d'insider. Par ailleurs, ma position de (jeune) chercheur a contribué à créer une distance avec les enquêtés. Par mes motivations à les rencontrer (pour la rédaction d'une thèse), le niveau d'étude, et mon ancrage institutionnel (un laboratoire de sciences sociales, et un financement de l'ANRS), j'apparaissais aussi comme un outsider. Cela s'est en particulier manifesté lorsque, au cours des entretiens, la question de la prévention était abordée. Il est ainsi arrivé plusieurs fois que mes questions et mes formulations suscitent une résistance, plus ou moins explicite, signe d'un rapport de pouvoir. Autrement dit, sur ces sujets, ma position de chercheur faisait de moi, et ce, malgré moi, un porteur de normes de santé publique (Girard, 2010). La notion de « prise de risque » est un élément constitutif de la grammaire préventive. La définition médicale du risque associé au VIH est relativement stabilisée dans le domaine du sida. Pour autant, les prises de risque demeurent un enjeu de débat et de désaccords (parfois violents) entre les acteurs sociaux, car les recommandations préventives véhiculent des conceptions normatives des relations sociales et de la vulnérabilité individuelle et collective face au danger (Calvez, 2001 ; Girard, 2013). Dans ce domaine, les oppositions sont multiples : rationalité/irrationalité, risque zéro/réduction des risques, savoir expert/savoir profane... Dans un contexte de politisation du risque, la position de chercheur implique un travail réflexif sur l'économie morale qui sous-tend les relations d'enquête. En l'occurrence, le fait d'avoir été formé au *counselling* préventif dans le cadre de mes activités militantes a indéniablement constitué un point d'appui pour aborder ces questions « sensibles » au

cours de l'entretien. Comprendre ce que vivre avec le risque du VIH veut dire, en termes émotionnels, offre en effet un point de vue utile pour envisager la prévention.

Le second registre de cette tension insider-outsider concerne ma place dans le monde de la recherche. Je me suis en effet régulièrement senti « militant » dans le monde académique. L'engagement est une question complexe pour les sociologues, d'autant plus s'il prend la forme d'une appartenance à un organisme du champ étudié – en l'occurrence l'association AIDES. Si cette position est complexe, c'est qu'on soupçonne le chercheur engagé de ne plus être en capacité de prendre le recul nécessaire sur la réalité étudiée. Cet enjeu devient alors structurel en ce sens qu'il implique aussi des institutions. Ce type de présomptions objectivistes m'a régulièrement mis dans la situation inconfortable de voir mon travail évalué à l'aune de ma position plutôt qu'à celle des données présentées. En a découlé une position souvent défensive. Cette exigence n'a pas que des inconvénients : elle oblige à un retour sur soi, et à une forme d'objectivation, qui si elle n'est pas paralysante, peut se révéler être un moteur de réflexion. D'autant plus que ce travail s'est déroulé en large part dans le cadre collectif des séminaires du réseau des jeunes chercheurs « sciences sociales et VIH/sida » (Chabrol & Girard, 2010). Mais, si l'on s'intéresse à l'autre versant du problème, je me suis régulièrement retrouvé chercheur chez les militants. Une position inconfortable, car c'est alors un soupçon d'instrumentalisation qui pèse sur le sociologue (Broqua, 2009). La défiance, et parfois la méfiance, que suscitent les chercheurs sont aussi une donnée de la recherche, notamment dans un monde social « sur-enquêté » comme les communautés gaies. Se pose également la question épineuse de l'utilité de la démarche de recherche, du point de vue des préoccupations militantes, ou celle des temporalités. Le temps académique et le temps militant ne sont en effet pas réglés sur les mêmes horloges... Sans prétendre avoir résolu au mieux ces situations d'inconfort, je me suis attaché à rendre des comptes à la communauté, notamment en participant à des activités de transfert des résultats de recherche vers l'action, à travers l'écriture d'articles pour le site www.vih.org.

Ces tensions m'ont régulièrement parues représenter un obstacle pour la recherche. Avec le recul, il apparaît cependant qu'elles ont participé à l'élaboration d'un point de vue de recherche original. Dans la tension « insider-outsider », il est finalement plus fructueux

de s'intéresser au « trait d'union » que de se focaliser exclusivement sur les deux termes (Humphrey, 2007). Ce « trait d'union » représente en effet l'espace du possible pour développer une pensée à la jonction des différents mondes sociaux auxquels se rattache le chercheur. Le positionnement « d'entre deux » (Dwyer & Buckle, 2009) constitue de ce fait un troisième point de vue, qui permet d'envisager de manière plus dynamique les conditions de la production de connaissances. En cela, la tension insider-outsider implique également d'envisager les rapports de pouvoir qui structurent les relations de recherche (Merriam et al, 2001).

Pour suivre l'image du « trait d'union » entre outsider et insider, il s'agit d'envisager la manière dont cette position offre des opportunités pour élaborer un point de vue « impliqué » sur le monde social étudié, mêlant « proximité dans l'action et distance dans l'analyse » (Fassin, 1999)

4. Regard(s) critique(s) ?

Au terme de ce retour sur le processus de recherche, j'ai dessiné les contours d'une pensée de « l'entre deux » sur les enjeux sociaux et politiques du VIH. Les expériences partagées ici proposent de penser différemment la réalité sociale, en exerçant un travail de réflexivité sur les conditions mêmes de la production de la connaissance. C'est d'autant plus important dans un contexte de médicalisation accrue des réponses à l'épidémie de sida, qui tend à marginaliser plus encore les sciences sociales (Nguyen, Bajos et al, 2011). Le risque serait alors grand d'un éclatement entre des approches critiques, extérieures au monde étudié, et des approches appliquées, trop peu critiques des catégories d'analyse issues du monde biomédical.

Si la notion de savoir « impliqué » peut nous aider à dépasser les oppositions souvent caricaturales entre recherche « critique » et recherche « appliquée », il s'agira, pour conclure, de poser trois balises de débat sur les conditions d'un savoir réflexif dans le contexte de la recherche communautaire.

4.1 Balises de discussion

- Éthique?

Au cours de la dernière décennie, la question éthique s'est imposée au cœur de la recherche en sciences sociales. Avec des variations importantes selon les pays et les aires étudiées : en France, les travaux sociologiques sur le sida ne sont pas tenus de demander une approbation par un comité éthique, mis à part pour les recherches menées au Sud. Ces cadres éthiques, points d'appui indispensables pour protéger les personnes enquêtées et les différents partenaires de la recherche, éludent cependant certains des enjeux spécifiques des sciences sociales. À l'application « procédurale » des critères, Didier Fassin (2008) oppose ainsi un « impératif de responsabilité » qui implique une prise en compte des rapports de pouvoir au cœur de la recherche. L'institutionnalisation progressive de la recherche communautaire porte en elle le risque de la « routinisation » et de la dépolitisation de la question éthique. L'éthique deviendrait d'abord un enjeu de savoir-faire (remplir les formulaires), au même titre que le fait de postuler à des demandes de financement est une compétence qui s'acquière. Le risque est alors grand que ces savoir-faire administratifs s'imposent au détriment du développement des savoir-être, et du débat politique sur les engagements et les loyautés des uns et des autres dans la recherche.

- Expertise?

Selon Bruno Spire (président de AIDES et chercheur), dans la recherche communautaire, les « rien-ologues » ont toute leur place au côté des sociologues, des infectiologues et autres acteurs de la santé publique. Une manière intéressante de mettre en valeur la place des savoirs « profanes », mais aussi une leçon tirée de l'histoire de la lutte contre le sida, où les communautés touchées ont inventé des réponses pragmatiques et ancrées dans leur propre expérience, en matière de prévention, de soin et de solidarité. Cependant, la recherche est-elle devenue le passage obligé de la reconnaissance des expériences vécues? Si l'on se place à l'échelle socio-historique, l'émergence de l'évaluation en santé publique correspond à la généralisation des politiques néolibérales, obsédées par la rentabilisation des coûts de la santé. Dans ce contexte, la recherche communautaire peut-elle échapper à la logique du marché? Ne risque-t-elle pas de devenir l'un des outils de rationalisation libérale de la santé publique? Ne l'est-elle pas déjà? D'un autre côté, la recherche est attractive, car elle permet une reconnaissance inédite des problèmes vécus. Pour autant, si cet outil formidable s'impose comme un levier incontournable, le risque est que la recherche devienne un

passage obligé pour faire exister des « problèmes ». Avec pour conséquence la marginalisation de certains enjeux, ou de certains groupes qui ne pourraient ou ne voudraient y participer (Namaste et al., 2012). Face à ces tendances lourdes, il est indispensable de continuer à valoriser la diversité des savoirs expérientiels, et des pratiques de recherche interventionnelle attentives à l'expertise profane. Si l'indignation et la révolte face à l'injustice sont des moteurs de l'action, la recherche communautaire n'est-elle qu'un outil parmi d'autres?

- Temporalités?

L'une des forces de la recherche communautaire réside dans l'attention portée au processus, considéré comme aussi important que le résultat final (Demange, Henry, Préau, 2012). Le co-apprentissage et le partage de compétences changent en effet concrètement le regard des acteurs impliqués, redéfinissant du même coup la capacité d'agir des individus et des communautés. Reste que cette dimension de la transformation sociale demeure largement dans l'ombre dans beaucoup de recherches. En partie parce qu'il s'agit de déplacements et d'ajustements difficiles à objectiver. Mais aussi car ces recherches se dotent rarement d'outils d'évaluation du changement sur la longue durée (notamment parce que ces étapes nécessitent un financement qui est rarement attribué). *In fine*, la logique de l'émancipation (individuelle et collective) qui sous-tend la recherche communautaire mériterait d'être envisagée, dans le domaine du VIH, comme un processus historique et cumulatif. Sans illusion, car on prendrait alors peut-être conscience que l'augmentation du pouvoir d'agir répond à des logiques sociales et culturelles qui reconduisent les inégalités préexistantes, de genre, de race ou de classe. Mais avec le souci de penser les changements structurels.

De ces trois points de discussion ne ressort pas nécessairement de leçon, ni de certitude, mais plutôt une invitation au dialogue, et la conviction que la recherche sur le VIH/sida reste un levier de la transformation sociale.

4.2 Remarques conclusives

La recherche communautaire constitue, par définition, un espace hétérogène et contradictoire. Il serait hasardeux d'en poser une acception définitive, tant la positionnalité des acteurs impliqués, leurs parcours et leurs expériences sont diversifiés. À travers ce chapitre, je me suis attaché à apporter un éclairage sur un type de positionnement – insider-outsider – souvent inconfortable mais heuristique, au sens où il crée les conditions d'un regard original sur les mondes sociaux traversés. À partir du point de vue particulier qu'offre le « trait d'union », j'ai voulu montrer qu'il est possible de penser autrement l'articulation complexe entre engagement et distanciation par rapport à l'objet de recherche.

Dans le contexte actuel de la recherche, envisager les éventuelles conséquences du travail scientifique pour les communautés et leurs membres est une dimension clé de l'exigence éthique. Le défi que nous pose la recherche communautaire est différent, en ce qu'elle implique de penser l'ensemble du processus d'enquête dans une optique de transformation sociale. Comment, en tant qu'acteurs de la recherche, pouvons-nous participer à la production de savoirs en partant du point de vue des opprimé-e-s? Ce questionnement politique et épistémologique, posé par Paolo Freire (1974) et par les féministes (Harstock, 1998) dans le passé, demeure d'une brûlante actualité. La force et l'intérêt de nos recherches, indépendamment de la manière dont elles se nomment, est qu'elles visent à contribuer aux combats pour l'émancipation humaine.

Bibliographie

Bouillon Françoise, Fresia Marion et Tallio Virginie, *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*, Éd. CEAF, EHESS, 2005

Bourdieu Pierre, « L'objectivation participante », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n°150, 2003, p.43-58

Broqua Christophe, « L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant ». *Genèses : sciences sociales et histoire*, n° 75, 2009, p. 109-124,

Calvez Marcel, *La prévention du sida. Les sciences sociales et la définition des risques*, Presses Universitaires de Rennes, 2004

Calvez Marcel, « Le risque comme ressource culturelle dans la prévention du sida », in Dozon Jean-Pierre & Fassin Didier (Dir.), *Critique de la santé publique. Une approche anthropologique*, Éd. Balland, 2001

Chabrol Fanny & Girard Gabriel (Dir.), *VIH/sida. Se confronter aux terrains. Expériences et postures de recherche*, Éditions ANRS, 2010

Demange Élise, Henry Émilie, Préau Marie, *De la recherche en collaboration à la recherche communautaire. Un guide méthodologique*, Éditions ANRS, 2012

Dwyer Sonya & Buckle Jennifer, « The space between : on being an insider-outsider in qualitative research », *International Journal of Qualitative Methods*, 8(1),2009

Élias Norbert, *Engagement et distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance*, Fayard, 1993

Fainzang Sylvie, L'anthropologie médicale dans les sociétés occidentales. Récents développements et nouvelles problématiques, *Sciences Sociales et Santé*, Vol. 19, n°2, juin 2001

Fassin Didier, « L'anthropologie, entre engagement et distanciation. Essai de sociologie des recherches en sciences sociales sur le sida en Afrique », in Becker Charles, Dozon Jean Pierre, Obbo Christian, Toure Moriba, *Vivre et, penser le Sida en Afrique*, Paris, Karthala, CODESRIA ,1999, pp.42-66

Fassin Didier, « L'éthique, au-delà de la règle. Réflexions autour d'une enquête sur les soins en Afrique du Sud », *Sociétés contemporaines*, n°71, 2008, p.117-136

Freire Paolo, *Pédagogie des opprimés* suivi de *Conscientisation et révolution*, La Découverte, 2001

Girard Gabriel, « Relations d'enquête, tensions identitaires et implication du chercheur dans une enquête sur la prévention du VIH/sida parmi les homosexuels en France », in Chabrol F. et Girard G. (Dir.), *VIH/sida. Se confronter aux terrains. Expériences et postures de recherche*, Éditions ANRS, 2010

Girard Gabriel, *Les homosexuels et le risque du sida. Individu, communauté et prévention*, Presses universitaires de Rennes, 2013

Hartsock, Nancy, *The feminist standpoint revisited and other essays*, Boulder, Colo, Westview Press, 1998

Humphrey Caroline, « Insider-outsider. Activating the hyphen », *Action Research*, n°5, 2007, p.11-26

Merriam Sharan et al, « Power and positionality : negotiating insider/outsider status within and across cultures », *International Journal of Lifelong Education*, Vol. 20, n°5, 2001

Namaste Viviane et al., *HIV prevention and bisexual realities*, University of Toronto Press, 2012

Nguyen Vinh-Kim, Bajos Nathalie, et al., « Remedicalising an epidemic: from HIV treatment as prevention to HIV treatment is prevention », *AIDS* 25(3), p.291-293.

Pinell Patrice (Dir.), *Une épidémie politique. La lutte contre le sida en France, 1981-1996*, Presses Universitaires de France, 2002

Velter Annie (Dir.), *Rapport de l'Enquête Presse Gay 2004*, ANRS-InVS, 2007